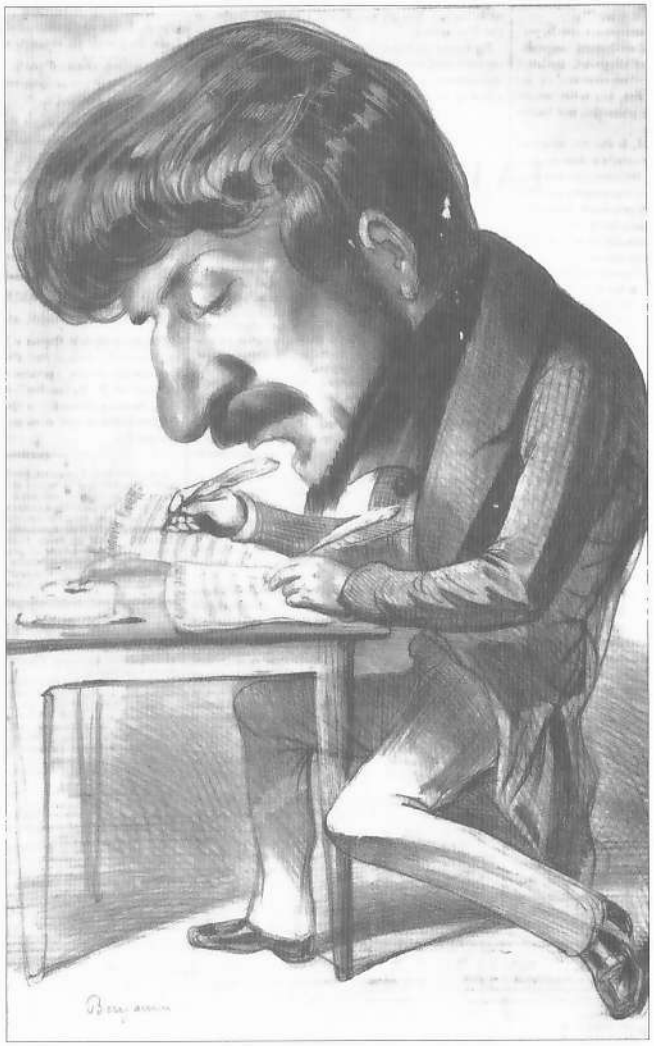


Caricatura francese di Donizetti
(Collezione F. S. Lo Presti, Bruxelles)

LA FILLE DU RÉGIMENT, OPÉRA FRANÇAIS ET PATRIOTIQUE

Jean-Claude Yon

La Fille du régiment *reflète la place tenue par la France dans la carrière et l'œuvre de Donizetti. Française*, La Fille du régiment *l'est, à vrai dire, presque jusqu'à la caricature; appartenant à un genre que les contemporains ont perçu tout au long du siècle comme spécifiquement français, elle est le fidèle reflet du pays et de l'époque où elle est née.*

En 1897, pour fêter le centenaire de la naissance de Donizetti, Bergame, sa ville natale, organisa une exposition au sein de laquelle la section française se fit remarquer par son ampleur et sa richesse. Charles Malherbe, archiviste adjoint de l'Opéra de Paris, avait en effet réuni pas moins de 870 documents présentés dans deux salles dont les murs étaient décorés par les noms des sept opéras français de Donizetti. La célébration fut l'occasion pour la République française — alors pas encore trop bouleversée par l'affaire Dreyfus — de manifester son amitié envers sa jeune sœur italienne, et de nombreux discours furent prononcés. Les officiels italiens ne manquèrent pas de rappeler que la France était la "seconde patrie" du compositeur. Nul autre ouvrage ne pouvait mieux confirmer leur propos que *La Fille du régiment* car aucun ne révèle aussi nettement la place tenue par la France dans la carrière et l'œuvre de Donizetti. Française, *La Fille du régiment* l'est, à vrai dire, presque jusqu'à la caricature; appartenant à un genre que les contemporains ont perçu tout au long du siècle comme spécifiquement français, elle est le fidèle reflet du pays et de l'époque où elle est née.
Créée le 11 février 1840 salle de la Bourse, peu avant la réouverture de la salle Favart reconstruite, *La Fille du regiment* apparaît au seuil de l'année la plus diplomatiquement périlleuse du règne de Louis-Philippe.

Celui-ci, par nature pacifique, avait assez bien réussi à affermir son régime depuis 1835. Mais l'équilibre européen, depuis le début du siècle, est périodiquement menacé par la "question d'Orient", c'est-à-dire les conséquences multiples de la décadence de l'Empire ottoman. En 1829 et 1830, la Grèce a déjà obtenu son indépendance tandis que la Serbie devenait autonome. Après 1830, c'est la rivalité entre la Turquie et sa puissante vassale, la francophile Égypte, qui occupe les chancelleries européennes. L'Angleterre soutient la Turquie et, deux jours avant la création de *La Fille du régiment*, Guizot est nommé ambassadeur à Londres pour faire front à Palmerston. Surtout, le 1er mars, Thiers est nommé président du Conseil et affiche un soutien déterminé envers le pacha d'Égypte. Il est prêt au besoin à engager une guerre contre l'Angleterre.

Le 15 juillet, les autres grandes puissances (Angleterre, Russie, Autriche et Prusse) signent le traité de Londres dirigé contre l'Égypte. "Le traité, écrit le *Journal des Débats*, est une insolence que la France ne supportera pas; son honneur le lui défend." Thiers se prépare à la guerre, fait appeler 150.000 hommes sous les drapeaux et décide de fortifier Paris. Blessée par le traité de Londres, l'opinion française est derrière lui et s'enflamme à l'idée de reprendre les armes après avoir dû accepter durant vingt-cinq ans les humiliants traités de 1815. Cette vague belliqueuse suscite à son tour une forte hostilité contre la France à l'étranger, notamment en Allemagne, où les poètes Becker et Schneckenburger (*Die Wacht am Rhein*) polémiquent avec Musset à propos de la rive gauche du Rhin. Le 20 octobre, Thiers soumet au roi un projet de discours d'ouverture des chambres appelant à la guerre. Louis-Philippe refuse le texte et remplace Thiers par Guizot. Celui-ci plie devant l'Angleterre et parvient à ce prix à réintégrer la France dans le concert européen par la Convention des Détroits (juillet 1841).

L'opinion a dû accepter tant bien que mal cette reculade, l'orgueil national étant par ailleurs flatté par le retour des cendres de Napoléon. Thiers avait fait annoncer cette mesure en mai 1840 et, en juillet, le prince de Joinville, fils du roi, embarque pour Sainte-Hélène sur la frégate *La Belle-Poule*. Il revient à Cherbourg le 29 novembre, et les funérailles de Napoléon ont lieu le 15 décembre 1840. Par un froid

terrible, une foule immense — dont beaucoup d'anciens soldats en uniforme — accompagne le cercueil de l'Empereur aux Invalides, aux sons de trois marches funèbres composées par Auber, Halévy et Adam. À l'occasion de ce grand moment d'union nationale, ce sont les personnages de *La Fille du régiment* qui défilent dans la rue: anciens grognards et anciennes vivandières ont repris du service pour saluer une dernière fois leur "Petit Caporal" [1].

La légende napoléonienne

La Fille du régiment est donc intimement liée à son époque et elle doit se comprendre à la lecture des discours de Thiers ou en la comparant aux lithographies de la cérémonie du 15 décembre. Elle n'a pourtant pas profité à court terme de son actualité, une exécution médiocre lui ayant fait assez vite quitter l'affiche. Au-delà du contexte ponctuel de 1840, l'ouvrage s'inscrit dans un phénomène plus général de glorification des armées de la Révolution et de l'Empire appelé depuis par les historiens "légende napoléonienne". Cette légende doit beaucoup au *Médecin de campagne* (1833) de Balzac dont un chapitre, "le Napoléon du peuple", évoque les récits héroïques faits à la veillée par d'anciens soldats. Elle est diffusée par les gravures et les peintures d'artistes qui se spécialisent dans les représentations militaires: Horace Vernet, Raffet, Bellangé, Charlet, etc. La chanson joue aussi un rôle déterminant, ainsi que la série de récits militaires intitulée *Victoires et conquêtes*. Se constitue de la sorte le personnage du soldat Chauvin dont la gaieté, galanterie, l'ardeur et l'obéissance envers la hiérarchie se retrouvent dans le Tonio de Donizetti [2]. Tout Tyrolien qu'il est, Tonio est en effet Français dès qu'il revêt un uniforme selon ce principe d'un roman militaire: "L'uniforme, ça vous dit: tu es Francais" [3]. "Sulpice Pingot, dit le Grognard", ainsi qu'il se présente à la scène VII de l'acte I, est lui aussi un type familier, et ses vieilles moustaches que Marie s'amuse à tirer sont un attribut obligatoire, presque un complément de l'uniforme.

La mise en scène de *La Fille du régiment*, [4] telle qu'elle est montée tout au long du XIXe siècle, ne semble avoir d'autre but que de maintenir l'œuvre dans ces stéréotypes. Les saluts militaires et les déplacements durant le duo entre Marie et Sulpice sont soigneusement notés. La

chanson du régiment se termine par le jeu de scène suivant: "Sur le dernier *Vive le vingt-unième!* tous les personnages avancent d'un pas en faisant le salut militaire.". Le finale du premier acte est composé comme une lithographie avec les soldats en ligne horizontale. Le tambour qui bat aux champs, Marie qui s'éloigne en pleurant et en faisant des signes d'adieu, et Tonio qui, "rejette son fusil et foule au pied sa cocarde [5]". De même, le panier de vivandière de Marie doit comporter les petits gobelets en fer-blanc et la bouteille de rhum de rigueur et, lors du retour des militaires au deuxième acte, "deux soldats ont au bout de leur fusil un guidon sur lequel est le chiffre 21". Au XIX[e] siècle, ce chiffre était d'ailleurs parfois remplacé, lors de représentations dans des villes de garnison, par le numéro du régiment stationnant dans la ville…

L'épopée impériale au théâtre

L'œuvre de Donizetti se veut fidèle, on le voit, à la légende napoléonienne dont elle est un des multiples avatars. Cependant, lorsqu'elle est créée, en 1840, il y a longtemps que les grognards ont envahi les planches des théâtres. L'existence du "vaudeville militaro-agrarien" a pu être repérée dès 1819 [6] et l'un des plus grands succès de Scribe sous la Restauration est *Michel et Christine* (1821), vaudeville où le vieux soldat Stanislas (joué par Gontier) se sacrifie avec panache. Après 1830, il devient possible d'évoquer l'Empire au théâtre, et les pièces racontant la vie de Napoléon se multiplient. Alexandre Dumas fait jouer en mai 1831 à l'Odéon un *Napoléon Bonaparte* en six actes et vingt-trois tableaux où, de Toulon à Sainte-Hélène, Frédérick Lemaître incarne le grand homme. Tout en la contrôlant, la monarchie de Juillet tolère cette exploitation du mythe dont elle espère retirer un profit, comme l'indique le retour des cendres en 1840. Un théâtre se spécialise même dans ce répertoire militaire, le Cirque-Olympique des frères Franconi, écuyers fameux qui excellent à reconstituer les batailles. Leurs chevaux sont dressés pour ne pas être effrayés par les coups de feux tirés autour d'eux, et le public vibre au passage du col du mont Saint-Bernard et pleure aux adieux de Fontainebleau. Parmi le répertoire du Cirque-Olympique, on peut citer à titre d'exemple *Austerlitz* de Prosper et Cornu créé en janvier 1837. Le grenadier Plick, qui fait songer à Sulpice, suit l'empereur au fil des huit

tableaux. La pièce se termine sur le champ de bataille d'Austerlitz. Un rêve de Napoléon permet de dérouler un panorama où défilent les prochaines campagnes de l'Empereur.

Plus directement lié à l'opéra-comique de Donizetti est L'*Aumônier du régiment*, une comédie créée au Palais-Royal en octobre 1835 et due à Leuven et Saint-Georges (co-librettiste de *La Fille du régiment*). L'action se déroule dans un village allemand "pendant une des campagnes de l'armée française" et a pour héroïne Marie. La fille du maréchal-des-logis Robert, qui, après bien des péripéties et grâce à un brave aumônier, épouse le jeune Allemand Christian… [7] Saint-Georges s'est visiblement souvenu de cette comédie en écrivant pour Donizetti. Une troisième pièce peut apparaître comme une préfiguration de *La Fille du régiment*. Il s'agit de *Pascal et Chambord*, comédie d'Anicet-Bourgeois et Brisebarre créée au Palais-Royal en mars 1839. L'ouvrage est connu pour être la première pièce pour laquelle Offenbach, alors âgé de vingt ans, a composé de la musique, en l'occurrence deux morceaux. *Pascal et Chambord* comporte deux actes, l'un se déroulant en 1795 et l'autre en 1814. Les deux grenadiers qui donnent leur nom à la pièce logent chez la jeune veuve Wilhelmine de Ranspach. Comme la marquise de Berkenfield et le capitaine Robert chez Donizetti, Pascal et Wilhelmine ont un enfant. Au deuxième acte, Pascal, devenu comte et général, revient chercher son fils Wilhelm (joué en travesti par l'actrice qui interprétait sa mère au premier acte). Le jeune homme étant orphelin, il le ramène à Paris, ainsi que Chambord [8] qui s'était marié sur place.

Un livret banal

On pourrait sans doute trouver d'autres pièces qui annoncent elles aussi *La Fille du régiment*. Retenons l'idée que le livret remis à Donizetti n'a rien d'original. Le constat est un peu décevant de la part d'auteurs aussi chevronnés que Jules-Henri Vernoy de Saint-Georges (1801-1875) et Jean-François Bayard (1796-1853). Auteur d'une centaine d'œuvres, le premier est le meilleur librettiste de la première moitié du siècle après Scribe, avec qui il collabora douze fois. Le second a travaillé, lui, dix-sept fois avec Scribe qui lui donna sa nièce en mariage. Auteur de plus de deux cents pièces, il a connu le succès aussi bien sur les scènes de

vaudeville qu'à la Comédie-Française. Ce sont donc deux parmi les meilleurs disciples de Scribe qui signent ce livret auquel on est en droit de faire les reproches couramment adressés aux productions de leur maître: mauvais style, caractères stéréotypés, action peu vraisemblable. Particulièrement surprenant est le défaut de construction qui oblige la marquise à une peu crédible volte-face pour que la pièce se finisse bien. Il est cependant des journalistes qui ont apprécié le livret en 1840. "Une heureuse combinaison d'incidents comiques et de scènes semi-sentimentales, un dialogue habilement coupé et semé de détails spirituels, ont suffisamment racheté aux yeux du public la banalité de cette fable" écrit *Le Ménestrel.* [9] Théophile Gautier lui même, pourtant peu favorable à l'opéra-comique, relève "le talent et l'esprit" des auteurs et signale "des mots heureux, quelques scènes intéressantes et habilement combinées pour le musicien [10]". "De l'esprit et du comique [...] du mouvement et de l'intérêt", note pour sa part Charles Maurice mais dans le seul but de mieux condamner la partition ("un peu de tout, beaucoup de bruit et très peu de bien"). [11]

Il est vrai que la majorité des critiques sont beaucoup plus sévères. *Le Corsaire* manie l'ironie et voit dans la qualité de tante que la marquise se donne vis à vis de Marie un "déguisement ingénieux avec lequel les auteurs d'opéra-comique descendent très volontiers le fleuve de leurs deux actes." Le précipice d'où Tonio sauve Marie apparaît tout aussi artificiel, comme le rapide avancement du jeune Tyrolien. La marquise avoue-t-elle à Marie qu'elle est sa mère? "Connu, répond le parterre", selon ce même journal. [12] Une ironie encore plus fine se retrouve sous la plume de Berlioz, qui note d'emblée l'abus des jurons dans le dialogue. "Nous sommes dans les guerriers, dans les lauriers et dans les troupiers" écrit Berlioz pour situer la pièce. [13] En même temps qu'est créée *La Fille du régiment*, il est bon de remarquer que Bayard fait jouer au Gymnase un vaudeville en deux actes, *Les Enfants de troupe*, et que la Porte-Saint-Martin donne *Le Soldat de la Loire*, un drame-vaudeville exploitant les mêmes thèmes. *La Revue et Gazette musicale de Paris* se montre encore plus excédée devant tant de poncifs: "Il règne en tout cela un esprit faux de vaudeville militaire, un pêle-mêle de soldats et d'officiers se donnant des poignées de main pour le plus grand mépris des lois de toute

discipline militaire dont les auteurs n'ont pas l'air de se douter le moins du monde". [14] Et c'est Escudier qui porte le coup de grâce dans sa *France musicale:* "le poème de *la Fille du régiment* n'est pas mauvais, c'est bien pis: il est commun, usé, on devine d'avance tous les mots et toutes les situations, il est mal écrit. [...] Au surplus, la musique donne heureusement de l'intérêt à ce méchant vaudeville". [15]

D'une fille à l'autre

Les critiques de 1840 sont beaucoup moins négatifs quant à la partition de Donizetti, tout en étant assez partagés sur son mérite. Berlioz n'y voit qu'un *pasticcio* sans importance tiré d'œuvres antérieures, et *Le Courrier des théâtres* résume, en l'accentuant certes, une impression générale ou au moins sous-jacente chez tous: "le signor nous a donné cela pour de la musique *à la française*, en d'autres termes: *bonne pour des Français!!!*" [16]

Si l'on considère en outre que Marie est interprétée par l'obscure Juliette Bourgeois – qui a italianisé son nom en Borghèse... – et que le ténor Marié qui joue Tonio est, de l'avis de tous, mauvais, on ne s'étonnera pas que, dès le 24 février, l'Opéra-Comique crée un nouvel ouvrage, la *Carline* d'Ambroise Thomas. Le livret est publié à la mi-mars [17] et n'est pas réédité jusqu'en 1850. S'il ne s'agit pas à proprement parler d'une chute, ce n'est donc en rien un succès et de nombreux témoignages attestent la vive déception ressentie alors par Donizetti. Il faut attendre 1848 pour que *La Fille du régiment* connaisse une vraie reprise avec M^lle^ Lavoye, qui est une Marie convaincante, et Bataille, excellent en Sulpice. Tous les critiques se demandent alors comment une telle œuvre a pu être aussi négligée lors de sa création. Mais la date de la reprise, le 22 juin 1848, est bien mal choisie: le lendemain débutent les "journées de juin" – terrible guerre civile qui ferme les théâtres parisiens pour un mois, ce que n'avaient provoqué ni les événements de juillet 1830 ni ceux de février 1848.

La reprise de 1848 ne permet donc qu'une fugace prise de conscience, et il faut attendre la fin de 1850 pour que Paris adopte enfin l'ouvrage. [18] En effet, le 26 novembre 1850, le Théâtre-Italien donne *La figlia del reggimento*, c'est-à-dire la version italienne conçue par Donizetti pour la Scala dès octobre 1840. Cette version arrive à Paris auréolée du succès

que les plus grandes cantatrices (Jenny Lind, l'Alboni) ont remporté dans le rôle de Maria. C'est Henriette Sontag qui joue Marie, rôle qu'elle a déjà interprété à Londres. "Bref, on nous promettait une véritable première représentation de pièce et de cantatrice", écrit Henri Blanchard. [19] Mme Sontag manifeste un extraordinaire talent et fait délirer d'enthousiasme le public *fashionable* de la salle Ventadour. Blanchard conclut: "Nous avons longtemps cherché pourquoi la *Fille du régiment* n'avait jamais obtenu, comme opéra français, un grand succès de vogue, malgré ses charmantes mélodies. À présent, nous ne cherchons plus, la cause est claire: c'était un opéra italien." On édite le livret italien avec le texte français en regard et, dans la foulée, on réédite le livret français, dès lors périodiquement réimprimé. [20]

Le début des années 1850 marque le retour en grace de *La Fille du régiment* à la salle Favart. Sa couleur cocardière convient bien au Second Empire qui se met alors en place, et elle continue d'être d'actualité sous la IIIe République qui choisit parfois l'ouvrage pour la représentation gratuite du 14 juillet. La 600e représentation est donnée à l'Opéra-Comique le 29 septembre 1875, et la 1000e est atteinte avant la première guerre mondiale. Lorsque, le 6 décembre 1914, l'Opéra-Comique organise une représentation au bénéfice des victimes de la guerre, c'est tout naturellement que *La Fille du régiment* est choisie, augmentée de chants patriotiques. La meme démarche conduit Lily Pons à chanter l'œuvre au Metropolitan Opera de New York en 1942 en brandissant un drapeau tricolore à Croix de Lorraine et en chantant *La Marseillaise* lors du finale.

La Fille du régiment a si bien trouvé son public après 1850 qu'elle apparaît suffisamment attrayante aux yeux des librettistes pour être imitée: Henri Chivot et Alfred Duru s'en inspirent fortement pour écrire leur *Fille du tambour-major*, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux créé aux Folies-Dramatiques le 13 décembre 1879. Offenbach a écrit la musique de "cette opérette patriotique et militaire". [21] "C'est la *Fille du régiment* adroitement arrangée" explique un critique, tandis qu'un autre évoque "une opérette olympique, dans le genre des épopées guerrières qu'on représentait à l'ancien Cirque." [22] Marie est devenue Stella, Tonio le lieutenant Robert, Sulpice Monthabor et la marquise de

Berkenfield la duchesse della Volta. Certes conventionnel, le livret de Chivot et Duru est bien mieux conçu que celui de Saint-Georges et Bayard, et l'opéra s'achève sur la spectaculaire entrée des Francais à Milan aux accents du *Chant du départ*. La 101e représentation est offerte à la garnison de Paris. En cette année 1879, *La Marseillaise* est devenue l'hymne officiel de la République et, l'année suivante, le 14 juillet sera choisi comme fête nationale. Avec opportunisme, Offenbach a donné à son époque l'ouvrage léger et patriotique – voire cocardier – qui peut aider à calmer la blessure encore vive de la Défaite et ranimer l'orgueil national. Désormais, Marie n'est plus seule pour entretenir l'ardeur patriotique sur la scène des théâtres lyriques.

---

1. Devant se rendre à Rome pour y créer *Adelia*, Donizetti a quitté Paris la veille de ce solennel retour à titre posthume de Napoléon (ainsi qu'il tient plus tard à le souligner dans une lettre envoyée de Rome, le 30 janvier 1841, à son ancien condisciple Antonio Dolci - GUIDO ZAVADINI, *Donizetti. Vita, Musiche, Epistolario*, n° 354, Bergamo 1948, p. 529). Mais rentré à Paris quelques mois après, il ne manquera pas d'assister à la commémoration del'anniversaire de la mort de l'Empereur, le 5 mai 1841, qu'il décrit en quelques lignes émues dans une lettre à son beau-frère Toto Vasselli (ZAVADINI, *op. cit.*, n° 362, pp. 536-537).
2. GÉRARD DE PUYMÈGE, *Chauvin, le soldat laboureur, contribution à l'étude des nationalismes*, Gallimard, 1993, passim.
3. Citation tirée de PUYMÈGE, *op. cit*, p. 81.
4. Cf. *Collection de mise en scène de grands opéras et opéras-comiques* [...] rédigées et publiées par LOUIS PALIANTI, *La Fille du régiment*, chez l'auteur, s.d.
5. Le livret porte d'ailleurs la mention, "*Tableau*" qu'on retrouve assez souvent dans les scènes finales tant de mélodrames que d'opéras-comiques.
6. PUYMÈGE, *op. cit.*, p. 68-85.
7. On notera que cette pièce qui préfigure *La Fille du régiment* emprunte un de ses timbres aux *Puritains*...
8. Le comédien Achard remporta un très vif succès dans le rôle de Chambord.
9. *Le Ménestrel*, n° 323 du 16 février 1840.
10. Article repris dans: THÉOPHILE GAUTIER *Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*, Hetzel, tome II, 1859, p. 28.
11. *Le Courrier des théâtres*, n° 7721 du 12 février 1840.
12. *Le Corsaire*, n° 6622 du 13 février 1840
13. Article repris dans: HECTOR BERLIOZ, *La Musique et les musiciens*, Calmann-Lévy, s.d., p. 145-146.
14. *Revue et Gazette musicale de Paris*, n° 13 du 13 février 1840.

15. *La France musicale*, n° 7 du 16 février 1840.
16. *Le Courrier des théâtres*, n° 7756 du 18 mars 1840.
17. *Bibliographie de la France*, n° 10 du 7 mars 1840, p. 112, et n° 11 du mars 1840, p. 124. Tresse publie donc deux éditions à una semaine d'intervalle.
18. Il semble cependant que *La Fille du régiment* se soit imposée dans le répertoire des théâtres de province dès les années 1840.
19. *Revue et Gazette musicale de Paris*, n° 48 du 1er décembre 1850.
20. *Bibliographie de la France*, n° 49 du 7 décembre 1850, p. 640 et n° 52 du 28 décembre 1850, p. 677.
21. *Revue et Gazette musicale de Paris*, n° 51 du 21 décembre 1879, critique d'H. Lavoix fils d'où est aussi tirée la citation suivante.
22. *Le Ménestrel*, n° 2538 du 21 décembre 1879, critique d'H. Moréno.



La Fille du régiment, Liège, Théâtre Royal, aprile 1991.
Direttore Elio Boncompagni, Corinne Segrette (Marie), Jean-Luc Maurette (Tonio).